

CHARBONNEAU, Marie-Andrée. *Science et métaphore : enquête philosophique sur la pensée du premier Lacan (1926-1953)*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1997. 299 p.

Jean-Claude Simard

Volume 9, numéro 2, printemps 1999

La philosophie à portée de voix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801141ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801141ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simard, J.-C. (1999). Compte rendu de [CHARBONNEAU, Marie-Andrée. *Science et métaphore : enquête philosophique sur la pensée du premier Lacan (1926-1953)*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1997. 299 p.] *Horizons philosophiques*, 9(2), 147–152. <https://doi.org/10.7202/801141ar>

CHARBONNEAU, Marie-Andrée. *Science et métaphore : enquête philosophique sur la pensée du premier Lacan (1926-1953)*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1997. 299 p.

Le personnage de Lacan a parfois fait ombre à son œuvre, certains allant même jusqu'à la taxer de pure et simple mystification. Cette méprise a été rendue possible par des pratiques peu orthodoxes : on connaît ces célèbres analyses de cinq minutes dans un taxi en marche, comme aussi l'existence de ces « nègres » que Lacan payait pour effectuer ses recherches, ou encore l'esprit de chapelle qui a mené à l'écheveau déconcertant des écoles successives associées au nom du Maître : Société française de psychanalyse (1953), Association psychanalytique de France (1963), École freudienne de Paris (1964), Quatrième groupe (1968) et, peu avant sa mort, École de la cause freudienne (1981). Elle a encore été facilitée par l'emploi, parfois assez métaphorique, il faut bien le dire, de concepts insolites que Lacan empruntait sans vergogne à divers champs de connaissance : nœuds borroméens, points de capiton, mathèmes, etc. Enfin, le maniérisme de son style à la Joyce, truffé de néologismes, de tournures déroutantes, de calembours douteux et de clins d'œil à usage interne — ce que François George appelait, de façon irrévérencieuse, mais plutôt juste, « l'effet 'yau de poêle » — n'a pas peu contribué à discréditer auprès de certains le penseur ou l'analyste. De sorte que Lacan a généré autant le culte le plus effréné que l'indifférence la plus totale. Et c'est dommage. Car ces deux visages complémentaires d'une relation irrationnelle à l'œuvre ou au personnage tendent à masquer l'essentiel. Au-delà de l'occasionnel bric-à-brac théorique, du feuilleton des écoles successives ou du style surcodé, la pensée de Lacan recèle en effet des trouvailles manifestes et présente un réel intérêt : ce « retour à Freud », paradoxalement, a permis la création de nouveaux concepts qui ont enrichi la théorie psychanalytique. C'est pourquoi Marie-Andrée Charbonneau, dans un essai novateur qui constitue en fait le remaniement de sa thèse de doctorat, a pris la peine de l'examiner sous un angle inhabituel : l'optique épistémologique. Cette perspective, en effet, ne va pas de soi. On a plus spontanément étudié l'œuvre lacanienne sous l'angle analytique, qui s'impose d'emblée, ou encore du point de vue de l'histoire des idées. Le pari de *Science et métaphore* est de considérer que le poids philosophique du corpus en amont, comme sa portée scientifique en aval, légitiment une approche épistémologique. Pari largement justifié, car l'œuvre de Lacan, comme le montre très bien Madame Charbonneau, concerne directement le statut des sciences humaines, mais aussi celui de l'objet analytique, voire du sujet humain lui-même.

Pour aborder le corpus, Madame Charbonneau fait appel à une méthode qu'elle appelle «archéologique». Par là, il ne faut pas entendre la méthode spécifique élaborée par Nietzsche et reprise par Foucault, mais un retour sur les premiers écrits de Lacan que l'auteure suit à la trace, dans le but d'en éclairer la cohérence secrète. Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, ce parcours chronologique serré laisse de côté le dernier Lacan, celui qu'on a qualifié de structuraliste, pour se concentrer plutôt sur une section «peu exploitée de l'œuvre» (p. 3), qui constitue ce qu'on pourrait appeler la préhistoire du lacanisme : les années vingt à cinquante. Plus précisément, elle propose un découpage en trois périodes où prend progressivement forme le système Lacan.

La première court de 1926 à 1932. Le futur psychanalyste tâte alors de la médecine et de la psychiatrie, les domaines d'où provient en fait son œuvre tout entière. C'est aussi à cette époque qu'il faut situer la bataille pour l'introduction de la psychanalyse en France. Lacan y participe à sa façon puisqu'il veut fonder une «psychologie intentionnelle» (p. 81), d'ailleurs assez proche du mouvement inspiré de la philosophie husserlienne. Terminée en 1932, sa thèse de doctorat, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, souligne cette volonté de développer une «psychiatrie phénoménologique» (Lacan, cité p. 92). Pour ce faire, il se penche surtout sur l'intentionnalité des faits psychiques, étudiant tout particulièrement le processus d'identification, qui est à la base du rapport de l'enfant (et de l'humain en général) avec la communauté qui l'entoure. On connaît là-dessus sa thèse, célèbre et très contestée : comme, dans le développement de la personnalité, le rapport humain précède le rapport aux choses, dont il constitue en fait la base, le processus d'identification à un autre individu représente la source de toute connaissance, y compris celle de la connaissance scientifique elle-même. En dernière analyse — si l'on peut employer cette expression — c'est l'origine lointaine du concept d'objectivité. Ainsi, Lacan substitue «la connaturalité (...) au rapport de connaissance au sens strict» (p. 274).

La seconde période retenue s'étend de 1933 à 1938. Après un bref flirt surréaliste, lequel contribua peut-être à l'obscurité subséquente de son style, Lacan abandonne peu à peu les bases médicales de la psychiatrie pour s'orienter vers la psychanalyse. Sa propre analyse commence d'ailleurs en 1932. Grâce entre autres aux écrits de Sartre, l'orientation vers une «psychologie phénoménologique» (p. 105) se précise et Lacan va chercher dorénavant «l'originalité de l'objet de la psychologie [ainsi que] ses structures essentielles» (p. 106) ou encore, sous l'influence de Politzer, réfléchir sur ses fondements. Ce qui l'intéresse, c'est la recherche d'une «psychologie concrète» : Lacan veut ce faisant

contribuer à «une anthropologie en train de naître» (p. 111). C'est durant cette seconde période qu'il développe ses premiers concepts majeurs, principalement ceux qui contribuent à asseoir les bases de l'identité personnelle : stade du corps morcelé, stade du miroir, théorie du narcissisme et ainsi de suite. C'est également à ce moment que se fait jour un intérêt soutenu pour la question du langage.

La dernière phase retenue par l'auteure fait l'impasse sur la période de guerre, sans signification au plan théorique, pour courir de 1945 à 1953, année où se produit la scission de la Société psychanalytique de Paris et moment sur lequel se clôt cette minutieuse enquête. Durant ces quelque huit ans, Lacan affermit sa pensée au contact des philosophies de Hegel et Merleau-Ponty, dont les versions différentes de la phénoménologie confirment, soit l'importance décisive de la lutte pour l'identification — on relève des éléments de la dialectique maître-esclave dans sa théorie du narcissisme —, soit le rôle central de la vision dans l'évolution de la personnalité — son concept de stade du miroir cherche à intégrer l'apport de la phénoménologie de la perception. Lacan s'intéresse aussi à l'heideggerianisme, mais c'est l'anthropologie structurale qui va combler un espace vacant, quoique constamment affirmé depuis le début de l'œuvre : le lien social, qui trouve enfin un point d'ancrage solide grâce à l'analyse lévi-straussienne du symbolisme. C'est d'ailleurs durant cette dernière période que la fameuse triade imaginaire-symbolique-réel prend sa forme canonique, le premier concept assurant «le lien de l'organisme à sa réalité» (p. 244), le second fondant le sujet en lui donnant prise sur l'intersubjectivité. Le travail de Madame Charbonneau confirme ainsi l'importance exceptionnelle de Lévi-Strauss dans la naissance du mouvement structuraliste français, du moins en ce qui a trait à sa composante psychanalytique.

Si l'on considère l'ensemble du cheminement de Lacan durant ces trois périodes, on constate que, très tôt, il «revendique (...) la spécificité de l'objet psychologique» (p. 273). Dès lors, il se met, pourrait-on dire, en quête d'un modèle adéquat à son objet. Car faire de l'étude des faits psychiques une théorie scientifique, c'est aussi en assurer la méthode. Si, à travers ses développements progressifs, la pensée de Lacan s'est alimentée à divers champs privilégiés — biologie, mathématique, physique, anthropologie, etc. —, c'est qu'une même volonté présidait à tous ces emprunts : trouver un modèle apte à assurer l'objectivité d'une science de l'esprit. En permettant une approche structurale de la psychanalyse, c'est cette positivité tant convoitée que semblera enfin rendre possible la linguistique à la fin des années cinquante. Notons cependant que la notion de structure est présente très tôt dans son œuvre, longtemps en tout cas avant que, devenu une vogue, le structuralisme ne soit érigé en système.

L'intérêt de cette approche archéologique du lacanisme est donc triple. Elle montre d'abord l'entrelacs constant des idées de Lacan avec celles de son époque, dont il assimile à chaque fois le contenu de manière aussi personnelle qu'originale, qu'il s'agisse des scientifiques (par exemple Wallon, à qui il emprunte des éléments essentiels sur le stade du miroir) ou des philosophes (par exemple Sartre, chez qui il grapille une théorie non traditionnelle de l'image qui rejoint ses propres préoccupations). Ainsi, suivre l'évolution des idées lacaniennes, c'est en même temps traverser le premier demi-siècle français en psychologie, en philosophie et en psychanalyse. Ensuite, cette approche permet de mettre en relief la pérennité de la question de la réalité externe, qui posait un problème aigu chez Freud. Lacan remplace la «fonction du vrai», à la base de la psychologie classique, et en particulier de sa version associationniste, par un «effet de réel», où, seul garant de la connaissance, l'accord communautaire supplée la base organiciste. Il en viendra même à critiquer sévèrement toute forme de psychologie qui prétendrait traiter le sujet comme un objet, le «chosifier». Ce faisant, il récuse l'empirisme et sa méthode inductive tout autant que son type particulier de causalité. Enfin, tout en mettant en relief les ruptures — par exemple sur la notion d'inconscient, d'abord refusée et remplacée par le concept de «mode imaginaire», puis réhabilitée en 1948 pour n'être plus jamais abandonnée ensuite —, l'approche utilisée illustre la persistance d'un fil conducteur à travers le long parcours lacanien : la conquête par l'analysé de sa vérité propre (p. 213), mais aussi la «volonté de faire vérité» (comme eût dit Foucault) sur le sens des phénomènes analytiques. Car «les sciences de l'homme ne peuvent éluder la question du sens et donc celle de la vérité» (p. 231) et Lacan va les rapatrier dans le langage, pôle du rapport intersubjectif que travaille le champ symbolique. En montrant comment s'élaborent progressivement les concepts qui assurent l'identité du sujet, comme ceux qui assoient d'autre part la volonté d'objectivité, cet essai étudie les deux faces d'une même relation qui, de quelque côté qu'on la prenne, nous constitue en tant qu'hommes. Ainsi, la démonstration illustre la fécondité de la méthode archéologique et les résultats qu'elle autorise cautionnent *a posteriori* la pertinence du point de vue épistémologique retenu. Grâce à quoi peuvent apparaître en filigrane les liens tissant l'ensemble de l'œuvre, les motifs qui la trament, et la cohérence qui noue la préhistoire du lacanisme à la période structuraliste subséquente, beaucoup mieux connue, mais demeurée volontairement hors du champ d'investigation de ce travail.

L'essai de Madame Charbonneau est encore intéressant pour le philosophe à un autre égard puisque, comme l'indique son sous-titre, elle y étudie les liens

théoriques étroits qu'entretint toujours Lacan avec les divers penseurs que croisait sa route. Durant la première période, Meyerson, Husserl et Scheler, durant la seconde, Sartre et Politzer, durant la dernière, Hegel interprété par Kojève, ainsi que Merleau-Ponty et Heidegger. Toute sa vie, il est vrai, Lacan aura été soucieux de démarquer clairement ce qui relève de la «science» ou de la philosophie. Malgré quoi, il est sans doute demeuré, exception faite de Freud lui-même, le psychanalyste le plus marqué par le champ philosophique. Ainsi, il aura subi, comme tous les penseurs français de sa génération, l'influence décisive des «trois H». L'auteure note d'ailleurs à juste titre l'«omniprésence des références philosophiques» (p. 4) au long de son œuvre et l'appelle à l'occasion «le psychanalyste philosophe» (p. 208 sq.). Dans quelle mesure le structuralisme, tel qu'il le pratiqua plus tard, n'était-il pas un retour à une manière de philosophie déguisée? «Le point de vue structural dans le phénomène de la personnalité nous mène d'emblée à la considération métaphysique des essences», écrivait déjà Lacan en 1932 (cité p. 78). On peut à juste titre se demander si, précisément, il n'a pas succombé à une forme d'essentialisme en prenant plus tard le train du structuralisme. En tout cas, cette rémanence des philosophèmes justifie certainement par un autre biais le parti pris épistémologique de l'auteure et, en ce sens, il eût été très intéressant de confronter les prises de position lacaniennes à celles de Popper. En effet, elles en constituent le contre-pied exact sur au moins deux points précis. Parce qu'elle possède sa méthode propre, son régime de vérité et une forme de causalité psychique particulière : l'identification, Lacan accepte le caractère scientifique de la psychanalyse, que Popper ne situait guère au-dessus de la parapsychologie ou d'autres pseudo-sciences apparentées. Et contrairement à Popper, il croit à la spécificité de l'objet psychologique, qui serait, selon lui, l'*imago*, jonction du psychique et du physiologique en même temps que lieu du sens. Dans le fameux *Positivismusstreit*, qui a agité le milieu allemand des sciences humaines de 1957 à 1968 et auquel Popper a participé activement, Lacan se serait donc rangé du côté de Apel, Habermas et Mannheim contre Popper, Albert ou les positivistes.

Bien sûr, on peut trouver à redire ici et là. Par exemple, Madame Charbonneau discute les accointances surréalistes de Lacan et rapproche à juste titre ses thèses sur la paranoïa de la méthode paranoïaque-critique de Dali, pour passer ensuite à l'introduction de la psychanalyse en France. Mais, étant donné les contacts de Lacan avec les surréalistes, n'y avait-il pas lieu de discuter par la même occasion l'apport très réel de ceux-ci aux débuts du freudisme hexagonal? On aurait aussi aimé que l'auteure nous éclaire davantage sur le sens exact du titre de son essai,

qui n'est pas suffisamment explicité. Par ailleurs, il est dommage qu'on n'ait pas pourvu ce travail fouillé et foisonnant d'un index des noms et des concepts, qui en eût certes facilité la consultation. Ceci dit, on ne chipotera pas trop sur les détails : dans l'ensemble, *Science et métaphore* est un travail solide et bien documenté et cette monographie minutieuse et claire, explorant avec finesse une facette mal connue d'un des monstres sacrés de la pensée française du siècle, constitue une périple intellectuel de premier ordre. On ne peut que la recommander vivement à tous ceux qu'intéressent la pensée de Lacan, la psychanalyse en général ou encore l'histoire des idées en France durant le premier demi-siècle. Quant à ceux et celles que le cabotinage occasionnel du dernier Lacan a toujours rebutés, ils pourront constater qu'avant d'être dévorée par son personnage, sa pensée méritait amplement le détour, autant dans son volet scientifique que dans son versant philosophique.

En somme, rendant justice à un itinéraire de pensée ondoyant et difficile dont il suit pas à pas les méandres, *Science et métaphore* constitue un coup d'envoi qui augure bien. Quant aux importants problèmes laissés en suspens — le rapport exact des épistémologies lacanienne et freudienne, le statut d'un inconscient inhérent au langage, la question de la déhiscence vitale de l'homme —, on peut supposer que Madame Charbonneau les explorera dans la suite de ses travaux, qu'il conviendra de suivre avec attention. En attendant, on peut toujours relire une fois encore la somme des *Écrits* pour y examiner sous cet éclairage renouvelé les concepts d'identité et d'objectivité. Car, on le sait maintenant, le soubassement archéologique du propos lacanien recèle une charge symbolique apte à remodeler notre réalité, quitte à ébranler les bases inconscientes de notre identité. Mais après tout, cet inconscient n'est-il pas, selon sa célèbre formule, le «discours de l'autre»?

Jean-Claude Simard
Collège de Rimouski